



Jean-Michel & Fred © Ed van der Elsken

Aux origines de l'esprit de Mai 68 : l'histoire tumultueuse de l'Internationale lettriste

Les Inrocks.com / Par Mathieu Dejean / Le 30.01.2018



Peu connue, l'Internationale lettriste a largement contribué, au cœur des années 1950, à faire émerger l'esprit frondeur et anarchiste de Mai 68. *La Tribu* de Jean-Michel Mension (éd. Allia) nous replonge au milieu de ce groupe avant-gardiste réuni autour de Guy Debord.

Il est 11h10, le 9 avril 1950 quand, en plein office pascal à l'église de Notre-Dame de Paris, quatre jeunes entourent soudainement la chaire. L'un d'eux, vêtu d'un froc dominicain, monte les escaliers et se lance dans une tirade : "J'accuse l'Eglise catholique universelle du détournement mortel de nos forces vives en faveur d'un ciel vide, [...] j'accuse l'Eglise catholique d'infecter le monde de sa morale mortuaire, d'être le chancre de l'Occident décomposé !". Celui qui proclame ainsi, pendant quelques dizaines de secondes, la mort de Dieu à la face des fidèles parisiens se nomme Michel Mourre, il a 21 ans.

Après quelques échauffourées à l'intérieur puis à l'extérieur de la basilique, il est arrêté avec ses trois acolytes à peine plus âgés que lui : Serge Berna (l'auteur du texte prononcé), Jean Ruiller et Ghislain de Marbaix - tous membres du mouvement lettriste (fondé par Isidore Isou), dont ils forment la fraction la plus turbulente. Le scandale dans la presse

est retentissant. Il vaut aux blasphémateurs quelques soutiens notoires, comme celui d'André Breton ou de Maurice Nadeau, qui juge l'acte du "goût le plus franc et le plus sain".

"On défaisait le monde plutôt qu'on ne le refaisait"

Deux ans plus tard, lassés d'emprunter les voies trop sages de la littérature et de la poésie, ces révolutionnaires échevelés font scission pour fonder avec quelques autres – au premier rang desquels Guy Debord – l'Internationale lettriste (I.L.). "Dix secondes après qu'il [Guy Debord] m'en parle [de l'Internationale lettriste], j'étais d'accord. Si c'était pour foutre le bordel, j'étais évidemment d'accord", résume Jean-Michel Mension (1934-2006) dans un livre d'entretiens réalisés en 1997, richement illustré et augmenté de documents rares, *La Tribu* (éd. Allia).



Guy Debord © Garans.

En pleine commémoration des cinquante ans de Mai 68, cet ouvrage rappelle que le véritable terreau du mouvement des enragés était là. Maurice Rajsfus le consignait a posteriori dans *Une enfance laïque et républicaine* (1992) : "Un petit groupe en rupture avec Isidore Isou prit l'appellation d'Internationale lettriste. Comment imaginer alors que certaines de leurs réflexions annonçaient l'esprit de Mai 68, ainsi ce graffiti figurant sur un mur de la rue Mazarine, en 1953 : 'Ne travaillez jamais'."

“C’était quand même un travail assez important : on discutait. Guy, lui, avait une culture déjà très développée. Moi j’étais la révolte”

Jean-Michel Mension, qui se présente comme le premier adhérent de l’I.L. après sa création en 1952 par Guy Debord, Gil Wolman, Jean-Louis Brau et Serge Berna, décrit avec force anecdotes les activités peu lucratives de cette bande de réfractaires implantée dans le VI^e arrondissement de Paris. À deux pas du Saint-Germain-des-Prés de Sartre, où l’existentialisme avait pignon sur rue, ils mènent une vie faite d’alcool, de menus larcins, de liberté sexuelle, de mendicité et de discussions à bâtons rompus dans le bistrot Chez Moineau, rue du Four. “On défaisait [le monde] plutôt qu’on ne le refaisait, je crois ; c’était quand même un travail assez important : on discutait. Guy, lui, avait une culture déjà très développée. Moi j’étais la révolte”, rapporte Mension.

“Ne travaillez jamais’, un mot d’ordre qui faisait absolument l’unanimité”

Répondant à “un impératif besoin de liberté”, ils échafaudent les bases d’une contre-culture à l’usage d’une génération qui ne se reconnaît ni dans le stalinisme, ni dans la bourgeoisie. Elle resurgira, moins marginale qu’on le croyait, en mars 1968 à Nanterre. “Oui. ‘Ne travaillez jamais’, c’était un mot d’ordre qui faisait absolument l’unanimité, et c’est l’un des premiers qui a réapparu à Nanterre en 68, remarque Jean-Michel Mension. Je me souviens d’un copain, René Leibé, [qui] avait des ongles de dix centimètres de long, pour bien prouver qu’il ne travaillait jamais. Guy aussi a réussi effectivement - je crois - à très peu travailler, et à maintenir toujours cette vie d’alcoolique permanent, de penseur alcoolisé, sans faille.”

“On a effectivement renversé le monde de fond en comble en buvant parfois un litre, parfois deux”

À la lecture de ces pages, il apparaît en effet que l’aventure de l’I.L. (qui devient en 1957 l’Internationale situationniste) a toujours zigzagué entre alcoolisme et activisme politique: “On a effectivement renversé le monde de fond en comble en buvant parfois un litre, parfois deux”, “Guy a toujours bu d’une façon incroyable, il buvait du matin au soir par petits coups. Mais, tant que ça ne s’est pas vu, c’était très difficile de dire qu’il était alcoolique. Il était imbibé”. La ligne de crête est ténue.



Affichette de l'Internationale lettriste (courtesy Allia)

Ces joyeux drilles observent tout de même les règles d'un traité de savoir vivre encore tacite, à contre-courant des normes sociales, tourné entièrement vers l'objectif de "foutre en l'air ce monde tout simplement".

"Contre l'ensemble d'obsessions abrutissant l'homme actuel"

Bien avant la parution du livre prémonitoire de Guy Debord, *La Société du spectacle* (1967), les lettristes préparent le terrain, celui des idées comme celui des barricades. "Le problème c'est pas qu'on nous tue, c'est qu'on nous fasse vivre comme ça", écrit Mension dans le journal de l'I.L. Une autre scission du mouvement lettriste publie au même moment un journal baptisé *Le Soulèvement de la jeunesse* - un thème déjà à la mode.

Un texte inédit rédigé par Serge Berna en 1950, dans la foulée du scandale de Notre-Dame, et reproduit dans *La Tribu*, éclaire peut-être de la manière la plus limpide l'esprit de mai en gestation : "C'est un besoin fou de vivre à pleines mains, à pleines dents, à plein sexe, qui nous a jeté à cette première attaque contre l'ensemble d'obsessions abrutissant l'homme actuel [...]. Le geste était nécessaire, si ce n'est que pour ce fait : tant y avaient rêvé sans jamais oser !". Le plan de bataille n'était pas encore prêt. Mais, comme écrivait Marx, la révolution, cette vieille taupe besogneuse, "sait si bien travailler sous terre pour apparaître brusquement"...



La Tribu, de Jean-Michel Mension, éd. Allia, 208 p., 18 € (sortie le 1^{er} février.)